

« Dire le livre », lire le dire

Anne-Élaine Cliche, *Dire le livre*, XYZ Éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1998.

Yvon Montoya

Volume 41, numéro 3 (243), juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montoya, Y. (1999). Compte rendu de [« Dire le livre », lire le dire / Anne-Élaine Cliche, *Dire le livre*, XYZ Éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1998.] *Liberté*, 41(3), 143–148.

Essai

YVON MONTOYA

« DIRE LE LIVRE », LIRE LE DIRE

Anne-Élaine Cliche, **Dire le livre**, XYZ Éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1998.

Définir c'est réduire. En choisissant, je borne l'ampleur de mon ouverture, je restreins le possible. Des auteurs dont il est question dans ce livre magistral, on pourrait dire qu'ils n'ont existé que sur le sacrifice de l'absolu : Beckett, Kafka, Artaud, Freud, Genet, Lacan mais aussi, moins connus, saint Paul, Job, Jérémie, Rabbi Meïr, Rab et Rabbi Isaac Louria. Tous des obsédés textuels qui ont pour point commun une confrontation aux textes pour laquelle comprendre, c'est toujours se comprendre. Autrement dit : je vis ce que j'écris et j'écris ce que je vis. Anne-Élaine Cliche ne fait pas exception à cette règle. Pourtant, on pourrait ne pas le croire au vu de son érudition littéraire et de sa connaissance assumée de la pensée juive. Mais l'auteur sait que l'aventure humaine se passe de jugement, qu'elle se contente de se raconter. Si nous jetons un œil plus profond sur tous ces auteurs, nous nous apercevons rapidement que tel fut leur cas. Ainsi donc, nous pouvons dire que ce travail est de l'ordre de la rencontre, non celui d'un exercice universitaire. C'est ce qui fait le grand intérêt de *Dire le livre* puisque le judaïsme ne s'enseigne pas, il s'étudie. Une étude de la loi qui soutient le monde. La littérature soutient le monde si nous savons la comprendre comme il faut. Deux univers apparemment différents mais dont

l'impulsion reste similaire puisque la parole crée la personne qui parle. Anne-Élaine Cliche se met entre ces deux univers comme inter-prète (prêtresse ?) de ces parlers d'où la permission d'écrire provient de tous les inter-dits.

Comment parler d'un ouvrage où l'interprétation est reine sans prendre le risque de ne pas se perdre ? « Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras pas t'égarer... » (Rabbi Nahman de Braslav) Une interprétation définissant l'homme comme une question, une « *quoibilité* » (Marc-Alain Ouaknin), d'où nulle réponse ne trouve à s'établir comme vérité définitive. Une réelle délectation du comprendre dans l'apprendre où rien ne cesse, où tout commence. « L'interprétation EST l'éthique dans la mesure où l'incomplétude de la Loi révélée est affirmée pour donner à l'homme la responsabilité d'un accomplissement et d'un achèvement... impossible. » (p. 22) N'est-ce pas le sort de ces écrivains nommés plus avant ? Nous le savons, nous qui sommes impliqués dans le souci du texte qui ne nous donne aucun « accès direct au sens » (p. 20) mais à sa possibilité toujours à venir comme « livre à venir » (Maurice Blanchot). Ce qu'il y a de remarquable dans le souci interprétatif d'Anne-Élaine Cliche, c'est le fait que les auteurs étudiés soient accompagnés d'un autre, en couple, face à face, tête à tête : saint-Paul/Beckett, Job/Kafka, Jérémie/Artaud, un Saint/Genet, Rabbi Meïr/Lacan ; mais parfois à trois : Jérémie/Artaud/Freud. Ils ne sont jamais seuls. Un tête-à-tête qui permet de ne jamais étudier seul. Un tête-à-tête pour étudier le chapitre de la création. *Comment* chercher nous montre *quoi* chercher... c'est-à-dire reproduire le tête-à-tête qui évoque ; le penser en fonction du tête-à-tête ; le face-à-face d'Adam et Ève. Il n'y avait qu'eux. C'est pourquoi les rabbins obligent à étudier ainsi afin que nous vivions la situation que nous avons à comprendre. La parole sert

à interroger et dans *Dire le livre* elle est une question qui invite à parler plus encore. « Nous en sommes encore là aujourd'hui. Non seulement issus d'un corps mais aussi d'une parole dont nous cherchons la résonance sans savoir qu'elle est notre corps même, marqué par le tranchant des signifiants premiers, inaudibles et pourtant criants. » (p. 200)

La parole est pareille au fruit de l'arbre, bon à manger, agréable à la vue, désirable pour ouvrir l'intelligence. Elle se décrit comme un mets. Ce qu'elle évoque est un délice : « Comme on le dit de l'eau que nous fait saliver un plat désirable, je parle ici du livre qui nous vient à la bouche. » (p. 29) Une Loi orale, *ce livre de bouche*, pour nous parler des aphorismes juridiques (*les halakhot*) extraits ou déduits de la Torah et transmis oralement de maître à élève. « *Dire le livre* sera une manière d'indiquer qu'il en va, pour nous aussi, d'une parole et d'une interprétation dans l'écrit, d'un corps et d'une jouissance... » (p. 30) Une parole qui nous fait être avec autrui dans l'espace d'un silence laissant la parole de l'autre surgir pour être entendue comme vérité informulable. Cela va pour la littérature dans son espace de silence où l'humain prend place afin d'entendre la profération.

Définir c'est réduire. En choisissant, je borne l'ampleur de mon ouverture, je restreins le possible.

Phrases écrites au début de cet article, restées en suspens puisqu'il n'est guère facile d'exprimer ce qui fait l'importance d'un tel travail, d'un tel champ d'étude dans nos sociétés si sourdes et aveugles à l'exigence du dire et du vivre. Ce que nous pouvons dire dans cette présentation d'un texte nous mettant l'eau à la bouche, c'est que la société occidentale s'abreuve de plus en plus, petit à petit, à une source originaire avec laquelle nous avons une dette à régler : « L'Occident chrétien a ignoré pendant des siècles, pour ne pas dire rejeté et méprisé, cette bibliothèque inouïe du judaïsme d'où la chrétienté

— ce n'est un secret pour personne — est pourtant issue. » (p. 18) Oui, nous avons une *dette*, non pas à régler, mais à réaliser au plus intense rapport que nous avons avec la Culture en général et en particulier. En général car il est bon de nous mesurer à d'autres horizons du voir, du sentir, du toucher, du comprendre. Que ce qui fait la futilité du monde actuel n'est pas dû à un manque de culture mais à un trop-plein de rupture hors mémoire, hors épreuves du vivre et sûrement du dire ; en particulier, parce que nous sommes des êtres isolés sans lien avec autrui dans l'amitié ou l'amour. Seul et sans partage, perdu dans les interconnexions du corps sans regards et sans face-à-face. Dans cette confusion fâcheuse entre l'amour et la liberté, alors que l'amour aurait pu avoir « précedence sur la liberté » (Emmanuel Lévinas). L'amour comme rapport de confiance face à autrui, au monde, au texte, sans que cela empêche la remise en question, ultime liberté que le judaïsme exprime dans son souci d'interprétation. Dans ce sens, l'ouvrage *Dire le livre* d'Anne-Élaine Cliche porte loin — le plus loin possible sera le mieux — car l'expérience biblique, du dire et de son silence éloquent, correspond aux œuvres et aux intuitions des auteurs dont elle nous parle dans ce livre.

Une alliance entre judaïsme et littérature. Une alliance comme patience. Certitude qu'à travers les abolitions, une réalisation totale est en cours. Par impatience, un visible est dit être déjà, le corps est dit être, déjà. L'être pointe dans le degré d'individualisation inscrit dans le corps, dans les connexions qui rapportent peu à peu les corps à leur logique invisible. D'avoir trop cru et trop tôt, l'Occident s'est payé ensuite par la terreur et la crainte : fantômes de la subjectivité, cependant qu'objectivement, les lentes réconciliations s'inventent et se préparent. Rien de terminal dans cette pensée ouverte au risque de n'avoir pas d'assise, seulement un horizon d'écritures et de paroles où le renouvellement devient

injonction de ne pas devenir vieux. L'homme possède un nom afin de pouvoir être appelé grâce à lui. C'est ce qu'il y a de plus grandiose qui puisse lui survenir, recevoir un appel. En revanche, le nom de Dieu, quoique ressenti à tout instant comme nom propre de Dieu, est soumis à la mutation et au changement : et c'est précisément dans cette mutation de nom que s'accomplit sa rencontre de par la terre, d'un homme et d'un autre homme, d'une chose à une autre chose, d'un peuple à un autre peuple et d'un ordre à un autre ordre. « Le nom est un destin » car « le nom se porte ». (p. 199) « Mais s'il est vrai que le nom est un destin, le Talmud raconte bien comment ce destin n'est jamais immédiatement déchiffrable dans la lettre du nom. Au contraire, ce destin vous revient par débris, par la bande d'un autre texte que celui de votre histoire. » (p. 200) Un Rabbi, le Rabbi Éléazar, disait que « le nom... est une ruine ; ruine dont les débris constituent la densité de l'écriture. Incertain et pourtant assuré, opaque et infiniment ouvert, il reste la double énigme d'une mémoire à construire et d'une promesse suspendue. » (p. 201) Devenir le corps de la parole, peut-être prophète de malheur, cela reste comme tous ces autres noms si brûlés, si brûlants : Beckett, Kafka, Artaud, Lacan, Genet, Freud.

D'un tel travail, je voudrais reprendre deux formules de deux grands philosophes juifs pour en résumer le propos que vous aurez à découvrir si vous désirez que « l'humanité même de l'homme » (E. Lévinas) soit sauvée et si le temps de la mémoire nous reste non comme passé mais comme avenir dans le sens où « l'épreuve est la preuve véritable » (Franz Rosenzweig). « Voilà du moins ce qui sera offert à lire : *un dire en passe d'accomplissement*. Kafka, Beckett, Freud, Artaud, Genet. Ces noms désignent à la fois une ascèse de la lettre et un débordement. Ils disent surtout un silence offert dans sa résonance, qui n'est jamais l'envers de la parole mais le lieu de son retournement sur le corps et le monde. Effet

d'une causalité imparable selon laquelle la « vie », le corps, le sujet deviennent brutalement, et non sans prix à payer, « effets du livre ». (p. 31)